

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

J. H. B. Pte

LES

SOIREEES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE.

“ Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les ait
oubliées. ”

CHARLES NODIER.

1^{re} Livraison. — JANVIER.

Table des matières
SOMMAIRE

STADACONA, POÉSIE.....ADOLPHE De POIBUSQUE.

FORESTIERS ET VOYAGEURS.....J. C. TACHÉ.

QUEBEC

BROUSSEAU FRERES, EDITEURS,

7, Rue Buade, Haute-Ville.

—
1863.

LES

SOIREEES CANADIENNES,

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

QUÉBEC—BROUSSEAU & FRÈRES ÉDITEURS.

LES

SOIREEES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE.

“Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu’il les ait
oubliées.”

CHARLES NODIER.

~~~~~  
TROISIEME ANNEE.  
~~~~~

QUÉBEC:
BROUSSEAU FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE BUADE, HAUTE VILLE.

—
1863.

LES

SOIREEES CANADIENNES,

Recueil de Littérature Nationale.



STADACONA.

Dédié à l'Honorable Sir N. F. Beliveau, ancien Maire de Québec.

Reine du Canada, fière Stadaconé,
Salut!.. en te voyant, l'Algonquin étonné
Croyait que sur ta cime habitait le tonnerre;
Il n'imaginait rien de plus grand sur la terre.
Pour moi, vieux voyageur, il n'est pas de cité
Qui m'offre plus de charme et tant de majesté.



Gibraltar, roc brûlant que la mer emprisonne,
 N'a pas de ton beau cap la riante couronne :
 Tunis, près du désert, sous un voile poudreux
 Cache ses minarets plus tristes que pompeux :
 De loin Constantinople est un palais de fée ;
 De près c'est un cloaque où croupit étouffée
 Cette tourbe sans nom qui, sous un joug brutal,
 Perd jusqu'à la chaleur du sang oriental :
 Sur Naples, qu'un flot bleu si mollement caresse,
 Le spectre de la Mort semble planer sans cesse ;
 Le Vésuve est sa voix ; aussitôt qu'on l'entend
 Sur tous les fronts courbés l'épouvante descend.

Quel calme autour de toi ! quand la neige étincelle,
 De tes dômes d'argent la lumière ruisselle,
 Et toujours l'horizon, plein de sérénité,
 Prête à tes longs hivers un aspect de gaieté.

Dans cette anse où Saint-Charles en t'arrosant s'écoule,
 Un homme élu par Dieu dans les rangs de la foule,
 Jacques Cartier, cherchant un passage inconnu,
 Des bords Européens le premier est venu.
 Voici le port charmant où ses deux caravelles,
 Après un dur hiver, ont déployé leurs ailes :
 Voici la côte abrupte où de nos anciens rois
 Il suspendit les lys aux branches de la croix.

Un héritier lointain de sa vaste pensée,
 Champlain voulut qu'aux flancs de tes rocs adossée

Une ville y couvât, dans une aile d'aiglon,
 Ses futures cités de ton peuple colon.
 Grâce à toi, comme on voit des essaims d'hirondelles
 Bâtir, chaque printemps, des demeures nouvelles,
 D'innombrables enfants, du même lait nourris,
 Ont dirigé leurs pas vers de nouveaux pays ;
 S'avançant par degrés des bords de l'Atlantique
 Vers l'océan vermeil qui beigne le Mexique :
 Hardis navigateurs, argonautes Français,
 Qui dira vos dangers, qui dira vos succès ?
 Triomphant du désert et de la barbarie,
 Vous n'avez fui le seuil de la mère patrie
 Que pour répandre au loin la paix et le bonheur,
 Et faire aimer un Dieu qui rend l'homme meilleur.

Revenez voir ces lieux, oh ! revenez encore,
 Vous qu'un fidèle amour de siècle en siècle honore ;
 Courageux pionniers qui, la hache à la main,
 Aux profondeurs des bois traciez votre chemin,
 Marchant, marchant toujours sans penser au sauvage
 Dont l'arc empoisonné guettait votre passage !
 Revenez, voyageurs, et vous, martyrs sacrés,
 Qu'aux pôteaux des bûchers la flamme a dévorés ;
 Energiques esprits, âmes douces et pures,
 En descendant du ciel oubliez vos tortures !
 Officiers du Grand Roi, revenez tous aussi,
 La Barre, Frontenac, Denonville, Tracy !
 Alignez-vous, soldats, Carignan et Guienne,
 Appuyez Languedoc et Béarn et la Reine !

Gens du Nord ou du Sud, au sein du Canada,
Sur tous les champs d'honneur la France vous guida.

Écoutez! . . . Elle vient ! c'est son canon qui tonne !
Aux cavités du cap l'écho tremble et résonne !
Les signaux de la tour, dans la brise flottants,
Ont annoncé déjà l'escadre du printemps ;
Courons !

—Du vieux pays, amis, quelles nouvelles ?

—Le Rhin est traversé ; ses grandes citadelles
Sont en notre pouvoir, tout son cours est à nous :
On refusait la paix, on l'implore à genoux.

—Et que dit-on là bas de nos humbles batailles ?

—On dit que vous avez des Bayards, des Xaintrailles. . . .

—Oh ! ne badine pas ; Turenne est-il content ?

—Turenne admire en vous ce courage constant
Que n'ébranleraient pas les lenteurs d'un siège,
Qui marche sous le feu, qui campe sur la neige.

—Et nos marins ?

—Tourville aime à les célébrer ;

Au seul nom d'Iberville on vit Jean Bart pleurer,
Et, fermant les deux poings, ébranler les murailles
D'un applaudissement hors d'usage à Versailles.
Mais vous, chers canadiens, avec vos avirons

Où conduisez-vous donc ces barques de Hurons ?
 Allez-vous, en voguant sans compas ni mâtures,
 Pour un collier de verre acheter cent fourrures ?
 On dit que le voisin de vos castors jaloux
 Vent à coups de mousquet partager avec vous.
 — Respect à nos canots ! ils ne sont que d'écorce ;
 Mais leur légèreté, voyez-vous, c'est leur force :
 Nous allons guerroyer dans les pays d'en haut,
 On verra tous les lacs ;

— Reviendrez-vous bientôt ?

— On ramera trois mois ou quatre . . .

— Quel délice !

Pour varier, du moins, ce charmant exercice,
 Que ferez-vous de plus ?

— Nous ? ce que nous ferons ?

Etrange question, vraiment ! . . . nous chanterons,
 — France ! voilà tes fils ! avec eux sois bénie !
 — C'est la diversité qui fait notre harmonie :
 N'avons-nous pas toujours l'assortiment complet
 Des instruments qu'exige un concerto parfait ?
 Des Basques pour danser, des Bourguignons pour boire,
 Des Gascons pour conter, des Champenois pour croire ?
 — Joignez-y toutefois quelques bons violons !
 Les chants les plus joyeux sont nos vieux rigaudons.
 — Tous nos airs ne sont pas mesurés pour la danse ;
 La rame et l'aviron en règlent la cadence :
 C'est deux temps ou trois temps ; dans un petit canot
 On gazouille gaîment, plus gaîment qu'un linot ;
 Mais dans un grand il faut que de chaque refrain

Le retour solennel soit lent comme un lutrin.
 Venez tous avec nous, vous saurez mieux en route.
 —Si l'Amiral voulait, nous irions tous sans doute;
 Mais il tient à ses loups. Saluts à l'Iroquois!
 En passant, s'il se peut, donnez-lui sur les doigts:
 L'innocent Illinois également mérite
 Ainsi que le Sauteux l'honneur d'une visite:
 Rendez, par vos conseils, dans ces simples tribus,
 L'homme un peu moins sauvage et la femme un peu plus.

On rit et du départ le cri qui se prolonge
 En cessant tout à coup a dissipé mon songe:
 Des mats je cherche en vain la mouvante forêt;
 Voyageurs, matelots, barques, tout disparaît.

Quel abandon subit! seul sur le promontoire,
 Un soldat est resté!... Ciel! qu'ai-je vu? que croire?
 Un soldat rouge!... adieu! couleurs de nos Français!
 Adieu, drapeaux sans tache! ici règne l'Anglais,
 L'Anglais, cet ennemi perfide... Point d'outrage!
 Son audace a ravi la victoire au courage,
 Et le même grauit, monument immortel,
 Unit les fiers rivaux morts dans ce grand duel.

Aux plaines d'Abraham, rendez-vous des batailles,
 Victimes, attendez l'heure des funérailles,

Un jour doit arriver où des bras généreux,
Arrachant aux fossés vos ossements poudreux,
Les porteront couverts du drapeau de la France
A l'asile béni, leur dernière espérance !

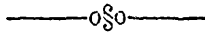
Et toi, Stadaconé, tu peux lever le front,
Ce qu'étaient tes aînés tous tes fils le seront :
Le cœur qui bat en eux, l'esprit qui les anime,
De leurs dominateurs sauront forcer l'estime :
De l'honneur sans broncher suivant l'étroit chemin,
Ils les obligeront à leur tendre la main.
Les arts, que le fer chasse et que la paix ramène,
Joindront à vos lauriers des couronnes de chêne.

Canadiens ! déjà vos progrès éclatants
Ont vaincu la nature et l'espace et le temps ;
Le Saint-Laurent surpris voit s'unir ses deux rives,
Et, malgré les hivers, cessant d'être captives,
Vos villes, dans l'essor d'un large épanchement,
Jusqu'aux glaces du Nord jettent le mouvement.
Source de tous les biens, votre active industrie
Par aucun joug fiscal ne peut être appauvrie :
Conquérants glorieux de votre liberté,
Veillez sur ce trésor ; il vous a tant coûté !

Surtout de vos voisins évitez la rudesse ;
N'étalez pas comme eux l'orgueil de la richesse :

Contents de votre sort, gardez votre gaîté,
Gardez ces douces mœurs et cette urbanité,
Signes originels des vrais Preux de la France ;
Que tout soit noble, enfin, dans votre indépendance !

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.



FORESTIERS ET VOYAGEURS.

ÉTUDE DE MŒURS.

Qu'il est doux d'écrire des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé.

ALFRED DE VIGNY.

AU LECTEUR.

Peu de populations présentent, dans leurs caractères typiques, plus d'intérêt que la population française des bords du Saint-Laurent. Elle tire ce fonds de poésie du tempérament de la race qui lui a donné origine, du genre et de la multiplicité des occupations auxquelles elle a dû se livrer dans un pays sauvage, des aventures de voyage, de chasse et de guerre qui lui sont arrivées, dans ses rapports avec des peuplades barbares aux mœurs et aux idées étranges. Notre population tire encore ce fonds de poésie de ses souvenirs de la poétique Bretagne,

transportés au sein de cette vaste et grandiose nature de notre sol d'Amérique.

Parmi les types qui se sont ainsi développés, celui du *Forstier*, à cause même du caractère de nos grands bois canadiens, est nécessairement un des plus curieux à étudier ; mais il en est un autre plus curieux encore, parcequ'il semble résumer tous les autres, c'est celui du *Voyageur*. Pittoresque entre tous, ce type a plus contribué à faire connaître notre petit peuple que tous les événements de notre histoire. Ce sont ces deux types, et surtout le dernier, que j'essaierai de tracer ici, avec leurs accessoires et dans les conditions où ils se produisent.

Voyageur, dans le sens canadien du mot, ne veut pas dire simplement un homme qui a voyagé ; il ne veut pas même dire toujours un homme qui a vu beaucoup de pays. Ce nom, dans notre vocabulaire, comporte une idée complexe :

Le voyageur canadien est un homme au tempérament aventureux, propre à tout, capable d'être, tantôt, successivement ou tout à la fois, découvreur, interprète, bucheron, colon, chasseur, pêcheur, marin, guerrier. Il possède toutes ces qualités, *en puissance*, alors même qu'il n'a pas encore eu l'occasion de les exercer toutes.

Selon les besoins et les exigences des temps et des lieux, il peut confectionner une barque et la conduire au milieu des orages du Golfe, faire un canot d'écorce

et le diriger à travers les rapides des rivières, *lancer* une paire de raquettes et parcourir dix lieues dans sa journée, porté par elles sur les neiges profondes. Il sait comment on prend chaque espèce de poisson dans chaque saison : il connaît les habitudes de toutes les bêtes des bois qu'il sait ou poursuivre ou *trapper*. La forêt, les prairies, la mer, les lacs, les rivières, les éléments et lui se connaissent d'instinct.

Le voyageur canadien est l'homme aux expédients, par excellence ; aussi, est-il peu de situations qui le prennent au dépourvu. Les quatre points cardinaux lui sont égaux. Le clocher de sa paroisse est à ses courses, ce qu'est le grand pilier du portique de Notre Dame de Paris au système milliaire de France, le point central. Il partira aussi volontiers pour le fond de la Baie d'Hudson que pour le Golfe du Mexique, pour la chasse aux loups marins dans les glaces de l'Atlantique, que pour la chasse à la baleine dans les eaux du Pacifique. Rarement, cependant, il laissera sa paroisse avec l'intention de n'y pas revenir tôt ou tard ; quand il prend congé de ses proches et de ses amis, son dernier mot est toujours : “ *A la revue !* Que Dieu vous conserve jusqu'à ce que je revienne ! ”

Les voyageurs canadiens ont découvert ou parcouru tout le nord de l'Amérique, des bouches du Meschacébé à celles du Mackensie, de Terre-neuve à Quadra et Vancouver : Ils ont battu leurs briquets et

allumé leurs feux sur tous les points de ce vaste continent, et traversé pendant plus de deux siècles les pays de chasse de toutes les tribus sauvages.

Le Père de Smedt, ce voyageur du Bon Dieu, raconte qu'il était un jour arrivé, d'aventure, dans un des endroits les plus écartés et les plus sauvages des montagnes rocheuses. A l'aspect des lieux, il se croyait bien le seul homme de race blanche qui eût foulé les rochers et les mousses de ce quartier désolé du nouveau monde, lorsque la fumée d'un campement, apparaissant à peu de distance devant lui, attira ses regards et ses pas. C'était le campement d'un voyageur canadien, qui reçut le missionnaire comme un vrai canadien reçoit toujours ceux qui sont chargés de porter la bonne nouvelle.

Le Père de Smedt, après avoir décrit cet incident de ses voyages, s'écrie : " Et dans quel endroit du " désert les canadiens n'ont-ils pas pénétré ! "

Le voyageur canadien est catholique et français ; la légende est catholique et le conte est français ; c'est assez dire que le récit légendaire et le conte, avec le *sens moral* comme au bon vieux temps, sont le complément obligé de l'éducation du *voyageur* parfait.

Je suis, moi aussi, un peu voyageur et beaucoup canadien : j'ai campé sur les bords de nos lacs et de nos rivières ; j'ai vécu avec les hommes de la côte et

de la forêt ; j'ai recueilli plusieurs de leurs récits et je les écris, pour tâcher de faire qu'on puisse les lire quand on ne pourra plus les entendre raconter.

Ces légendes et ces contes, dans lesquels les peuples ont versé leur âme, avec lesquels ils ont cherché à satisfaire, dans de certaines limites, ce besoin du merveilleux qui est le fond de notre nature ; ces souvenirs réels ou fictifs, attachés à tel ou tel endroit de chaque pays habité, constituent une portion notable de toute littérature nationale.

Pourquoi cela ? Parceque, d'abord, l'homme a besoin de se souvenir de ce qui a été ou de ce qu'on a cru, et encore parceque l'esprit de l'homme, à le considérer comme intelligence exilée loin de l'essence du vrai du bon et du beau, ne peut pas plus vivre de réalisme que son âme des vérités naturelles qu'elle perçoit : il faut à l'un voyager dans l'inconnu, à l'autre se reposer dans la foi à des mystères.

De là vient, pour notre imagination, le besoin de se nourrir de conceptions enchantées. La légende et le conte tirent de là leur charme ; l'homme qui n'a pas conservé en lui assez de naïve candeur pour goûter ce charme est, à mon avis, bien malheureux.

Le bon Lafontaine s'écriait, dans un de ces moments

de rêveries qui font miroiter devant soi les souvenirs des premières années :

Si Peau d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême !

Je n'ai malheureusement pas le talent admirable de Perrault, l'immortel auteur des *Contes de Fées* : aussi tâchai-je de mettre le moins possible de ce qui m'est propre dans ces histoires que je transcris : je voudrais pouvoir leur laisser ce ton de franche gaieté, de naïveté charmante, de philosophie primitive et d'allégorisme souvent profond que prennent, tour à tour, les récits populaires.

C'est, avec tout juste ce qu'il faut de poli à une œuvre du genre, l'homme du peuple que je voudrais peindre dans les lignes suivantes ; tel qu'il se montre dans la vie intime, laissé à lui-même dans ses bons instincts, sa bonne humeur et sa poésie naturelle, tirant de ses erreurs mêmes des leçons de bien, gardant, au milieu de ses faiblesses, le souvenir de ce que la religion et la famille l'ont fait, avant de le laisser affronter les dangers du monde à la grâce de Dieu.

Dans la première partie de ce récit, *Les Chantiers*, j'ai tâché de retracer quelques scènes de notre grande et belle nature du Canada, avec les mœurs de la Forêt.

Dans l'*Histoire du Père Michel*, j'ai réuni sur la tête d'un seul acteur plusieurs aventures qui sont réellement advenues, à divers personnages que j'ai connus. J'ai encore pris occasion de mentionner quelques noms bénis de nos populations, de narrer quelques légendes et contes populaires, et de rappeler quelques souvenirs qui se rattachent aux endroits parcourus par mon héros.

Beaucoup de mes lecteurs, qui ont déjà entendu parler de ces histoires, qui ont visité les lieux témoins des scènes que je raconte, retrouveront dans ces récits des réminiscences qui, j'en suis bien certain, ne seront pas pour eux sans charmes.

I.

LES CHANTIERS.

LA FORÊT.

†

LA MONTÉE AUX CHANTIERS.

Il y a de cela déjà longtemps ; *les fêtes* étaient passées ; l'Eglise avait redit ses *Noëls* si beaux et si touchants ; les jeunes gens de la paroisse avaient, au jour de l'an, fait la quête des pauvres par les maisons, en chantant *La Ignolée*, (1) que j'entendis alors pro-

1) Ce mot *La Ignolée* désigne à la fois une coutume et une chanson : apportées de France par nos ancêtres, elles sont aujourd'hui esqu'entièrement tombées dans l'oubli.

Cette coutume consistait à faire par les maisons, la veille du jour

blement pour la dernière fois ; les souhaits de bonne année étaient terminés ;... la besogne ne m'accablait pas, je résolus d'aller visiter les chantiers à bois d'une de nos grandes rivières du bas du fleuve.

Je me joignis donc à des conducteurs de voitures, chargés d'aller porter des approvisionnements à l'un de ces établissements. Notre petite caravane se composait d'une vingtaine de traineaux, portant des balles de foin pressé, des barils de lard, de farine, de melasse, de poisson, des sacs d'avoine, du sucre, du thé et autres articles de consommation qu'on expédie,

de l'an, une quête pour les pauvres (dans quelques endroits on recueillait de la cire pour les cierges des autels), en chantant un refrain qui variait selon les localités, refrain dans lequel entrait le mot *La Ignolée, guillonée, la guillona, aguilonneu*, suivant les dialectes des diverses provinces de France où cette coutume s'était conservée des anciennes mœurs gauloises.

M. Ampère, rapporteur du *Comité de la langue de l'histoire et des arts de la France*, &c., a dit, au sujet de cette chanson : " Un refrain peut-être la seule trace de souvenirs qui remontent à l'époque druidique."

Il ne peut y avoir de doute, sur le fait que cette coutume et ce refrain aient pour origine première la cucillette du gui, sur les chênes des forêts sacrées, et le cri de réjouissance que poussaient les prêtres de la Gaule Druidique *Au gui l'an neuf*, quand la plante bénie tombait sous la faucille d'or des druides.

Dans nos campagnes c'était toujours une quête pour les pauvres qu'on faisait, dans laquelle la pièce de choix était un morceau de l'échine du porc, avec la queue y tenant, qu'on appelait *l'échignée* ou *la chignée*. Les enfants criaient à l'avance en précédant le cortège : *La Ignolée qui vient !* On préparait alors sur une table une collation pour ceux qui voulaient en profiter et les dons pour les pauvres.

Les Ignoleux, arrivés à une maison, battaient devant la porte avec de longs bâtons la mesure en chantant : jamais ils ne pénétraient dans le logis avant que le maître et la maîtresse de la maison, ou leurs représentants, ne vissent en grande cérémonie leur ouvrir la porte et les inviter à entrer. On prenait quelque chose, on recevait les dons, dans une poche qu'on allait vider ensuite dans une voiture qui suivait la troupe ; puis on s'acheminait vers une autre maison, escortés de tous les enfants et de tous les chiens du voisinage, tant la joie était grande.....et générale !

pendant tout l'hiver, pour les hommes et les chevaux employés dans cette industrie.

Le départ avait lieu dans l'après-midi ; car nous allions coucher dans les dernières concessions de la

Voici la chanson de *La Ignolée*, telle qu'on la chantait encore en Canada, il y a quelques années, dans les paroisses du Bas du Fleuve :

Bonjour le maître et la maîtresse
Et tous les gens de la maison,
Nous avons fait une promesse
De v'nir nous voir une fois l'an.
Une fois l'an ce n'est pas grand'chose
Qu'un petit morceau de chignée.

Un petit morceau de chignée,
Si vous voulez.
Si vous voulez rien nous donner,
Dites nous lé.
Nous prendrons la fille aînée,
Nous y ferons chauffer les pieds !
La Ignolé ! La Ignoloche !
Pour mettre du lard dans ma poche !

Nous ne demandons pas grand'chose
Pour l'arrivé.
Vingt cinq ou trente pieds de chignée,
Si vous voulez.
Nous sommes cinq ou six bons drôles,
Et si notre chant n'vous plaît pas
Nous ferons du feu dans les bois,
Etant à l'ombre,
On entendra chanter l'coucou
Et la Coulombe !

Le christianisme avait accepté la coutume druidique en la sanctifiant par la charité, comme il avait laissé subsister les *menhirs* en les couronnant d'une Croix. Il est probable que ces vers étranges,

Nous prendrons la fille aînée,
Nous y ferons chauffer les pieds !

sont un reste d'allusions aux sacrifices humains de l'ancien culte gaulois. Cela rappelle le chant de Velleda dans les *Martyrs de Chateaubriant* :—“ Teutatés veut du sang..... au premier jour du “ siècle..... il a parlé dans le chêne des druides !”

paroisse, sur les confins de la forêt, afin de pouvoir arriver, dans la journée du lendemain, au but de notre destination.

Plusieurs jeunes gens des chantiers, qui n'avaient pas voulu passer les fêtes dans les bois, devaient nous rejoindre de grand matin, pour faire route avec nous et charmer ainsi les heures et les fatigues du voyage.

Nous nous distribuâmes dans les maisons voisines de l'entrée du chemin des bois, nous arrangeant de notre mieux pour passer la nuit sans trop gêner nos hôtes, dont l'hospitalité était telle qu'on se fut volontiers privé de tout pour ajouter à notre bien être.

À l'heure convenue du lendemain, nous vîmes arriver nos jeunes compagnons de route. Ils venaient, *piquant au plus court*, à travers la neige des champs montés sur leurs raquettes. Ils chantaient, sur un air aussi dégagé que leur allure de voltige, le gai refrain des bucherons canadiens :

Voici l'hiver arrivée,
 Les rivières sont gelées,
 C'est le temps d'aller aux bois
 Manger du lard et des pois !
 Dans les chantiers nous hivernerons !
 Dans les chantiers nous hivernerons !

Je serais bien empêché, ami lecteur, de vous donner les autres couplets de cette chanson, attendu que, sauf ce prélude obligé et le couplet de *fin finale*

que je vais incessamment vous faire connaître, tout le reste s'improvise pour répondre aux besoins des circonstances.

Il est cependant une saïson qu'on chante presque toujours pour clôture de la saison des chantiers ; mais celle-ci sur un ton quelque peu ennuyé, avec une apparence affectée de fatigue, la voici :

Quand ça vient sur le printemps,
Chacun craint le mauvais temps ;
On est fatigué du pain,
Pour du lard on n'en a point.

Dans les chantiers, ah ! n'hivernons plus !
Dans les chantiers, ah ! n'hivernons plus !

Le chemin dans lequel nous allions nous engager était bien battu, comme le sont forcément tous les chemins de chantiers (1) en activité. Il y avait, au départ, une longue suite de montées assez raides, que les chevaux chargés ne franchissaient qu'en tirant à plein collier et par reposades.

Il faisait beau : les jeunes gens et moi, qui n'avions pas de voitures à conduire, déposâmes nos capots et nos raquettes sur les charges des traineaux, et primes les devants.

(1) Le mot *chantier* a diverses acceptions : c'est ainsi qu'il signifie quelquefois l'ensemble d'un établissement, ou l'industrie de l'exploitation des bois elle-même ; quelquefois le logement des ouvriers. C'est de cette dernière acception que les anglais font usage dans le mot *shan'y* (corruption de *chantier*), par lequel ils désignent une hutte de colon.

J'avais du plaisir à écouter les lazzi de mes compagnons de route, et à prendre ma part de leur bonne et franche gaieté. Je notais de plus, avec intérêt, toutes les empreintes laissées sur la neige, aux bords du chemin, par les habitants de ces bois giboyeux.

C'est quelque chose de vraiment curieux que d'étudier toutes ces *pistes*, et de suivre, par l'imagination, dans leurs courses, leurs chasses et leurs ébats, ces animaux petits et grands de la forêt.

Ici les lièvres peureux ont santé toute la nuit : là une perdrix a dormi dans la neige ; il vous semble la voir s'y blottir, s'arranger dans sa couverture blanche, pour ne laisser sortir que sa tête de son lit mollet. Ailleurs se montre la piste régulière d'un coquin de renard, puis celle d'un vagabond de loup-cervier.

Et ainsi de suite, à mesure que vous avancez :—une *glissée* de loutre dans le voisinage d'un petit lac ; la trace profonde d'un orignal, ou l'empreinte plus large mais plus superficielle d'un caribou ; autour des arbres le trotte menu timide des souris des bois, ou la marque de la patte soyeuse mais perfide d'une marte.

Enfin toute une histoire, tantôt joyeuse, tantôt lugubre : des fêtes, des festins, des embûches, des luttes sanglantes : un drame réel est écrit sur les blanches pages qui se déroulent devant vous !

Ce lisant ainsi sur la neige, nous arrivâmes au haut des montées, où nous fîmes halte et d'où les voitures ne tardèrent pas longtemps à se faire voir, gravissant la dernière côte au bruit joyeux des nombreux grelots fixés aux attelages.

Comme les caravanes des déserts de l'Afrique, comme celles des prairies de l'Ouest de l'Amérique, ces conduites de voiture de chantiers ont leur physionomie pittoresque et leurs allures propres, quand elles glissent sur cette longue *traînée* que forme un chemin d'hiver à travers la forêt primitive.

Lorsque les charretiers nous rejoignirent, un grand feu, allumé par nos jeunes gens, brûlait au bord du chemin. On ne s'arrête guère dans les bois sans allumer du feu, et personne n'est plus ami du feu que le Canadien qui a pour proverbe : *Bon feu, bonne mine c'est la moitié de la vie !*

Pendant que les chevaux reprenaient haleine, les hommes babillaient et fumaient autour du brasier.

Devant nous le terrain s'inclinait par une pente longue et douce, c'était la contre-partie des côtes que nous venions de gravir ; les chevaux descendaient cette rampe au trot presque sans efforts et pouvaient, par conséquent, souffrir le poids des hommes en sus du poids de leur charge ; aussi, devions nous tous monter sur les traîneaux, ou, pour être dans le vrai, *embarquer sur les charges*, comme me dirent nos gens, dignes descendants des marins *embarqués* à Saint

Malo, LaRoche ou Dieppe, pour venir en Canada.

Quand le chef de brigade donna le signal du départ, chacun endossa son capot, *pour ne pas refroidir*, et nous jetant en travers des balles de foin et des sacs d'avoine, deux par deux, tant qu'il y en eut, nous commençâmes à glisser sur le plan incliné de notre chemin.

Puis tantôt marchant, tantôt *trainant*, nous allions, qui chantant, qui songeant, qui conversant à tue-tête d'un bout à l'autre du convoi, et admirant comment est grande et belle la Forêt Canadienne!

Oh! vous qui ne l'avez pas vue! allez voir la forêt. Allez la voir surtout quand elle est drapée dans son manteau de neige. Allez voir s'élever, à travers les arbres séculaires, la fumée du campement et prendre, à la suite d'une journée de fatigues et de plaisir, votre part d'un bon lit de sapin!

Sur le midi nous arrivâmes à un *camp* (1) où nous devions nous arrêter, pour prendre un repas que la meilleure des sauces, l'appetit, allait assaisonner.

Je profiterai de cette halte pour faire, au profit des lecteurs qui n'ont point pratiqué la forêt, une courte description d'un chantier dans les bois. Tons se

(1) On appelle *camp* (le *p* se prononce ici), dans le langage des forestiers et des voyageurs canadiens, l'habitation, toujours plus ou moins temporaire, qu'on élève dans les bois. La signification s'étend aussi aux dépendances du logement s'il en existe et, par extension figurée, au personnel qui l'habite.

ressemblent et, à part quelques différences de détails, la description générale qui convient à l'un convient également à tous les autres.

2

LE CAMP D'UN CHANTIER.

Le site du *camp* occupe un petit plateau, pas assez élevé pour être trop exposé, mais assez pour n'être pas incommodé par l'eau dans les dégels : dans le voisinage immédiat coulent les eaux saines et abondantes d'une rivière ou d'un ruisseau.

L'emplacement nécessaire a été soigneusement débarrassé : sur le sol de cette petite trouée faite au milieu de la forêt, s'élèvent les édifices de l'établissement. C'est d'abord le *camp* proprement dit, maison, case ou cabane, destiné au logement du personnel, puis une écurie pour les chevaux et enfin des *abris*, faits pour recevoir et protéger des objets de consommation, des ustensiles &c., &c.

Autour de ces constructions sont épars des barils vides, des tas de bois ; auxquels s'ajoutent, quand les hommes sont entrés le soir et les jours de dimanches

et fêtes, des traîneaux renversés sur le côté, des raquettes et autres instruments, plantés dans la neige ou disposés près de la porte d'entrée du *camp* et de l'écurie.

Les édifices d'un chantier sont construits de troncs d'arbres non écaris ; ces morceaux de bois ronds sont ajustés aux angles au moyen d'entailles, pratiquées aux faces supérieure et inférieure des deux extrémités de chaque pièce ; d'où vient à cette espèce de construction le nom de *charpente à têtes*. Les interstices entre les pièces sont calfeutrées avec de la mousse ou de l'écorce de cèdre. Le toit est formé de planches fendues et dressées à la hache, lesquelles, dans le vocabulaire de nos forestiers, portent le nom d'*éclats*. Les planchers de haut et de bas sont faits de petites pièces grossièrement écarries.

L'intérieur du logement des hommes de chantiers se compose d'ordinaire d'une seule pièce. Tout autour de cette pièce règne une rangée de lits ou *couchettes*, dont les ais sont fixés aux lambris. Le plancher des couchettes est formé de petits barrotins, recouverts d'une couche plus ou moins épaisse et plus ou moins bien arrangée de branches de sapin, selon le *sybarisme* de l'occupant : un oreiller, dont ni la matière ni la forme ne sont prescrites par le règlement, et des couvertures de laine complètent la literie des *hommes de chantier*.

Un poêle, dont le tuyau traverse le toit, occupe d'ordinaire le centre du logis, entouré le soir de *mitasses*, de chaussettes, de mitaines qu'on fait sécher pour le lendemain. Une table à tréteaux, quelques sièges rustiques, des ustensiles de cuisine et de table, quelques outils, une meule et des pierres à aiguiser, un miroir, quelques montres, un ou deux fusils et le modeste nécessaire de toilette de chacun complètent tout l'ameublement du *camp*.

J'ai parlé des sièges : il en est une espèce particulière aux chantiers, laquelle prête aux formes les plus variées et les plus pittoresques : je connais certains ébénistes forestiers qui possèdent un talent remarquable dans ce genre de travail. Ces sièges sont confectionnés sans tour, et sans avoir recours au système contoux et peu sûr des mortaises, clous, chevilles, vis et colle forte. Les branches d'un sapin en forment les pieds (quelquefois les bras et le dossier) ; partie du tronc de l'arbre, façonné selon le goût et la patience de l'ouvrier, en constitue le siège. La chronique rapporte que le premier siège, *style chantier*, qui fut produit avait quatre pieds ; il était ainsi fait que quelqu'un, entrant le soir dans le *camp*, le prit tout bonnement pour la chienne du contremaître : de là vient qu'on nomme ce siège une *chienne*, et qu'il est, par conséquent, fort comme il faut de dire dans les chantiers, à celui qui se trouve de service à l'arrivée

d'un étranger :— “ Présente donc une chienne à monsieur ” :— ou à l'étranger lui même :— “ Monsieur, veuillez vous asseoir sur cette chienne. ”

Disons un mot, maintenant, du personnel des chantiers et de l'organisation sociale et hiérarchique de cette société des bois. Naturellement, le chiffre de la population varie selon l'importance de l'exploitation et la richesse de la portion de forêt soumise à cette exploitation ; mais si la population d'un chantier, quelque fut son chiffre, défilait devant vous dans l'ordre des préséances, voici le rang relatif que chacune de ses diverses classes occuperait : 1° le Contremaître 2° les *bucheurs*, 3° les charretiers, 4° les *clairieurs*, 5° le *Couque*.

Le contremaître et le *couque* sont des fonctionnaires uniques dans leurs attributions ; les autres sont des travailleurs, dont le nombre proportionnel varie selon les circonstances de temps et de lieux.

Le *Contremaître* est le dépositaire absolu, par la volonté du *Bourgeois* propriétaire, de l'autorité sociale de la communauté : il pose et résout les questions, donne des ordres, tranche et agit selon son bon plaisir et ne doit compte de son administration qu'à celui qui l'a envoyé.

Le *Couque*, bien que venant en dernier lieu dans l'ordre hiérarchique, sert véritablement, sans préjudice



AVIS.

La règle qui exige de verser à l'avance le montant de la souscription, aux "*Soirées Canadiennes*" est invariable et sans exception.

Les livraisons ne sont expédiées qu'à ceux qui ont payé leur abonnement **UNE PIASTRE.**

Les séries de 1861 et 1862 sont en vente, brochées ou reliées, à volonté, chez les soussignés.

BROUSSEAU FRÈRES,

Québec, Rue Buede, No. 7.